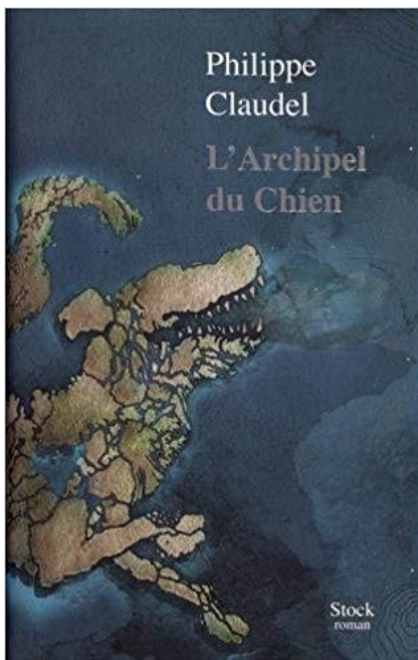


**Ceux qui font le mal s'autodétruisent  
(sur *L'archipel du chien* de Philippe Claudel)\***

**Rodolfo Machuca**



Depuis 1999, Philippe Claudel, membre de l'Académie Goncourt, a publié une trentaine de livres. De cette riche production, nous tenons à retenir ce quatre titres : *Les petites mécaniques*, prix Goncourt de la nouvelle 2002 ; *Les âmes grises*, prix Renaudot 2003 ; *Le Rapport de Brodeck*, Prix Goncourt des lycéens 2007, et *L'arbre du pays Toraja* en 2016 dont le fil conducteur est l'évolution du narrateur depuis la mort de son meilleur ami jusqu'au moment où il réussit à surmonter son deuil. Le personnage livre ses réflexions sur la mort, la vie, l'amitié et l'amour. Il revisite ou fait connaître des œuvres d'art et évoque des sujets d'actualité. Dans la section XIX, l'auteur aborde le thème des migrants

échoués sur les côtes de la Méditerranée.

\* \* \*

---

\* Philippe Claudel (2018). *L'Archipel du Chien*. Paris: Stock. 283 p. ISBN : 978-2-234-08595-4

En mars 2019, sort en librairie, *L'archipel du chien*, où Philippe Claudel reprend le thème des migrants : un lundi de septembre trois formes longues apparaissent sur les côtes de l'île la plus importante d'un archipel imaginaire que l'auteur situe fort probablement au cœur de la Méditerranée.

Quatre des six personnages du premier plan sont les « notables » de l'île. L'auteur ne leur donne pas de nom propre car ce sont tous des archétypes : le Maire représente l'autorité; le Docteur incarne la science ; le Curé la religion ; l'Instituteur et l'ancienne institutrice – appelée la « Vieille » – l'éducation. Les deux autres, le Spadon et Amérique, sont deux représentants du peuple qui, à la suite de circonstances assez louches, sont toujours au service du Maire.

Au fur et à mesure que le récit avance, l'intérêt sociopolitique du texte devient évident. Le Maire a reçu la proposition d'un Consortium d'installer des Thermes sur l'île. Il craint que l'arrivée inopinée des trois cadavres fasse obstacle à la concrétisation du projet. Aussi veut-il se débarrasser des corps le plus vite possible dans le plus grand secret. Pour ce faire, il adresse à ceux qui sont au courant de l'affaire un discours démagogique basé sur la politique du silence et du déni. Il s'y présente comme le fidèle protecteur de la population insulaire en défendant l'installation des Thermes, créateurs de nouveaux emplois. Mais, en réalité, il ne songe qu'à conserver son pouvoir autoritaire.

Le Docteur se soumet à la volonté de l'autorité politique au détriment de sa fidélité au serment d'Hippocrate dont une des règles est qu'il faut exercer l'art médical dans l'innocence et la pureté.

Le Curé, qui manque d'une vocation ferme et d'un profond engagement pour le salut d'autrui, ne se soucie guère de défendre le droit essentiel de tout être qui a perdu la vie d'être enseveli avec respect et dignité. Il accepte que les trois cadavres soient jetés dans un des nombreux gouffres du volcan qui domine l'île, soutenant l'argument du Maire que si on ignore l'identité, la nationalité et la religion des trois hommes noirs, on n'est pas obligé de les inhumer dans le cimetière de la commune. Le lendemain de *l'ensevelissement* des migrants le narrateur, grâce au champ lexical du théâtre, souligne l'indifférence, l'insensibilité, l'égoïsme de tous ceux qui ont participé à cet acte puisqu'ils ont tous repris leur routine.

L'Instituteur est le seul qui brandit, autant qu'il le peut, l'étendard de la justice. Cependant son avenir est compromis dès le début parce qu'il est un étranger comme les trois noyés. L'ancienne institutrice le déteste, le reste de la population, xénophobe, ne l'apprécie pas davantage. Le Maire désire le neutraliser car il est susceptible de vouloir à tout prix avertir les autorités du continent de l'arrivée des trois migrants.

Peu de temps après la *disparition* des naufragés, débarque sur l'île un personnage sibyllin aux manières vulgaires qui se plaît à faire peur aux notables en disant qu'il est au courant de tout. Il se dit « commissaire » et joue le rôle de la « justice ». Il déstabilise rapidement le Maire en lui montrant des photos prises par satellite sur lesquelles on distingue très nettement les six personnages qui entouraient les trois naufragés le jour où la mer les a déposés sur le rivage.

La situation se complique encore pour le Maire lorsqu'il apprend que l'Instituteur fait des expériences en mer dans le but de comprendre la raison pour laquelle les trois hommes ont échoué sur cette côte. L'enseignant découvre que deux pêcheurs font de la traite humaine au large de l'île. Se sentant de plus en plus acculé, le Maire décide de monter une cabale contre celui qui peut facilement prouver que lui, le Maire, n'ignore pas l'activité des deux hommes. Avec la complicité des pêcheurs, avec le concours d'un vieux vicieux et d'une fillette soumise aux pires exactions et avec la bénédiction du visiteur, le Maire monte un complot contre l'enseignant. Victime d'une abjecte diffamation, l'Instituteur sera incarcéré et ses faibles ressources psychologiques et les conditions étouffantes du lieu d'incarcération le mèneront au pire.

L'arrivée du « commissaire » et le procès entamé contre l'Instituteur font entrer dans l'action d'autres habitants de l'île : un hôtelier mythomane, des pêcheurs vénaux, une foule irréfléchie. Et avec eux, le mensonge, la diffamation, la xénophobie, la connivence, le suicide « provoqué », le désir de vengeance, la traite humaine, l'importance omniprésente accordée à l'argent, le triomphe du mal.

Vers la fin du roman, le lecteur est bouleversé par un formidable coup de théâtre. Le « commissaire » se rend chez le Docteur et lui avoue qu'il a toujours été au courant de la conjuration et du procès truqué dont l'Instituteur a été victime. Il lui annonce son départ imminent et son souhait que tous les habitants de l'île vivent dorénavant avec le poids sur la conscience d'être responsables du mal dont ils ont été les agents actifs et les complices. Son désir est vite exaucé : l'île, et avec elle ses habitants, entre dans un processus de pourrissement inéluctable.

\* \* \*

Au premier abord, le titre *L'Archipel du Chien* ne donne, pour le lecteur, qu'une localisation spatiale fictionnelle. Une fois la lecture achevée, il comprend que ce nom constitue le condensé du contenu diégétique de l'œuvre. En effet, les enfants de l'île ne distinguent pas leur territoire sur la carte géographique de l'école. Mais ils ne le voient clairement que lorsque l'ancienne Institutrice le leur montre du bout de sa baguette. Ils sont effrayés car chaque

trait de l'animal semble représenter une menace. Cet agent du mal ne se montre pas à première vue comme les masques sociaux du monde des hors-la loi vivant sur l'île cachent soigneusement leurs intérêts malsains.

Le roman de Philippe Claudel présente deux textes en épigraphe : l'un est une partie d'une phrase tirée de la dernière lettre écrite par Arthur Rimbaud, le 9 novembre 1891, à la veille de sa mort. Dans cette missive adressée au Directeur de l'institution où il est hospitalisé, il exprime sa volonté de lui régler ses honoraires et son fervent désir de partir pour Suez. Le deuxième texte est de Giacomo Leopardi, poète et philosophe italien célèbre pour sa méditation métaphysique et lyrique sur le tragique de l'existence. Ces deux textes préparent le lecteur aux thèmes du dépérissement, de la disparition, voire de la mort.

Dans le premier chapitre, le narrateur s'érige en juge de son lecteur – et avec lui de tous ses congénères – qu'il ne cesse de blâmer en lui présentant tous ses défauts. Dans cette section, il excelle à déstabiliser le récepteur en présentant l'instabilité temporelle et spatiale de l'action qu'il offrira par la suite. De ce point de vue, il s'agit d'un texte moderne. Cependant ce même narrateur considère que la matière de son récit a un caractère universel, ce qui l'apparente aux textes classiques, ainsi que la présence d'une destinée inéluctable comme celle de l'Instituteur. Ce n'est pas la parole prononcée par un dieu mais le fait d'être étranger qui pèse sur lui car la population insulaire ne l'a jamais accepté, comme elle n'a pas accepté les trois noyés.

Le roman proprement dit commence avec le deuxième chapitre. Il faut souligner la maîtrise avec laquelle l'auteur élabore son texte afin que le contenu, très fort, n'angoisse pas trop celui qui le lit. Lorsqu'un passage risque de basculer dans le drame, Philippe Claudel y introduit une réflexion ironique ou une situation comique qui constituent une pause émotionnelle afin que le lecteur puisse se détendre et être à même de vivre un nouveau moment difficile.

Etant donné les limites de notre travail, il nous est impossible d'analyser le texte à partir du schéma actantiel de A.-J. Greimas que l'on pourrait élaborer pour chaque chapitre. Nous nous bornerons à parler de force dominante, de force dominée, d'équilibre et de déséquilibre. Le roman commence par une situation d'équilibre, tout au moins en apparence, dans le sens où tous les habitants de l'île semblent s'être adaptés à une certaine organisation sociale et politique dans laquelle ils se déplacent avec une certaine aisance. L'apparition des trois cadavres vient troubler cet équilibre. Le Maire réagit, impose sa volonté, se débarrasse des trois corps. L'équilibre renaît. L'Instituteur commence ses recherches pour découvrir les raisons de cette arrivée inattendue. Son activité réintroduit le déséquilibre car le pouvoir du Maire commence à

faiblir et menace de disparaître lorsque l'enseignant fait une découverte qui porte atteinte à l'autorité. Face à cette nouvelle force, le Maire réagit, monte une cabale contre l'Instituteur et parvient à faire de celui-ci la force dominée. Survient alors le coup de théâtre du « commissaire » : celui-ci anéantit le Maire et avec lui tous les habitants de l'île. Le texte présente donc presque toujours une tension et des moments très brefs d'équilibre. Cette tension se renouvelle régulièrement et fait revivre l'intérêt du lecteur.

Philippe Claudel commence son dernier livre par la présentation d'un phénomène sociopolitique d'actualité : le drame des migrants. À la différence de ce qu'il a fait dans son livre précédent, *L'arbre du pays Toraja*, où il plaçait la caméra loin des naufragés, et par conséquent le spectateur-lecteur ne les voyait que de loin, cette fois-ci il traite le sujet de manière précise et détaillée. Il réalise les prises de vues de beaucoup plus près et arrive même à mettre au premier plan le visage d'un des morts en le présentant avec des mots qui en font un tableau d'un réalisme poignant : « On vit alors une chose qui parut à tous irréaliste et fantastique : un visage mort, d'un noir tirant sur le gris, couvert de cheveux crépus blancs de givre, dont les yeux soudain se mirent à pleurer des larmes de sang que le froid immédiatement figea en de minuscules perles écarlates. ». (51).

De plus, l'auteur fait de ce drame humain le point de départ d'une histoire qui va en s'amplifiant et en se ramifiant. Le lecteur peut en tirer au moins deux conclusions : l'une d'ordre sociopolitique et l'autre d'ordre psychomorphe. La première consiste à comprendre qu'en abordant des sujets connexes à celui des migrants, Philippe Claudel offre une fresque de la politique de certains pays ou de certaines périodes et d'une grande partie de la société contemporaine. La seconde réside dans le fait de comprendre que bien souvent l'homme – tel le Maire – ne tient pas compte du fait qu'il ne peut s'évertuer à tout nier, à tout oublier. Un jour, et par des chemins insoupçonnés, à cause de quelqu'un dont on ne soupçonnait pas l'existence – tel le « commissaire » – ce qui a été refoulé refait surface, jette bas les masques protecteurs du confort personnel et déchaîne le malheur sur celui qui a semé le mal.

\* \* \*